

Lieux de mémoire et d'oubli dans une ville du Nord. *Un été à Stockholm* d'Abdelkébir Khatibi

Maria Walecka-Garbalinska
Stockholms universitet (Suède)

C'est aussi un livre sur l'entre-deux.

Abdelkébir KHATIBI,
*La langue de l'Autre*¹.

Résumé – Le roman de l'écrivain et sociologue marocain Abdelkébir Khatibi, *Un été à Stockholm* (1990), s'inscrit dans la vague nordique dans la littérature maghrébine de la fin du siècle dernier. Dans ce récit initiatique ouvertement autobiographique, la précision de la topographie urbaine contraste avec l'omniprésence du mythe et des références religieuses multiples. L'auteur de l'article examine les enjeux du décentrement nordique de l'espace d'énonciation romanesque à travers l'analyse des lieux de mémoire évoqués. Dans la quête de l'altérité du narrateur-traducteur sudiste en « situation d'instabilité provisoire » – culturelle, existentielle et professionnelle –, ceux-ci révèlent les paradoxes de la neutralité et de « la passion d'effacer les traces ».

Le roman de l'écrivain et sociologue marocain Abdelkébir Khatibi, *Un été à Stockholm*², s'inscrit dans un courant qui émerge dans la littérature maghrébine de langue française aux alentours de 1990, année même de la parution du livre. Le Nord (finno-scandinave dans la plupart des cas) révèle alors ses ressources esthétiques et imaginaires à des auteurs comme Mohammed Dib, Assia Djebar, Tahar Ben Jelloun, qui choisissent d'y décentrer le lieu de référence de leurs textes³. Dans le cas d'Abdelkébir Khatibi, contentons-nous de constater qu'il avait avec la Suède une relation exceptionnelle, aussi bien

¹ Abdelkébir Khatibi, *La langue de l'Autre*, New York et Tunis, Éditions Les Mains Secrètes, 1999, p. 85.

² Abdelkébir Khatibi, *Un été à Stockholm*, Paris, Flammarion, 1990, 173 p. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront suivies de la mention *UÉS*, suivie du numéro de la page.

³ Voir Charles Bonn, « L'exemple de la littérature maghrébine », Jean Bessière et Jean-Marc Moura (dir.), *Littératures postcoloniales et francophones*, Paris, Champion, 2001, p. 31. Le présent article reprend quelques éléments de ma communication sur Dib et Khatibi lors du séminaire « Approche transversale des littératures et cultures en contexte plurilingue », qui a eu lieu à l'Université Moulay Ismaïl à Meknès (Maroc), les 21-22 novembre 2011.

en amont qu'en aval de son roman autobiographique⁴ : il est allé plusieurs fois à Stockholm, il a vécu avec une Suédoise, il a étudié la langue et écrit un essai sur des auteurs suédois⁵. Dans *Amour bilingue*⁶, le narrateur s'adressait déjà à l'objet de son amour dans sa langue natale, le suédois. C'est à la fin d'un colloque consacré au poète Gunnar Ekelöf, en 1988 à Paris, que Khatibi décide de revoir la capitale suédoise. Il s'installe dans la Maison des écrivains, qui réapparaîtra dans le texte qu'il se met à y rédiger et qui sera terminé un an plus tard, en juin 1989, à Rabat. Ce double lieu de naissance du roman, qui le place d'emblée sur l'axe Nord-Sud, correspond à une expérience personnelle et culturelle que Khatibi a résumée ainsi : « À travers cette redécouverte, c'est la part la moins méditerranéenne de ma mémoire qui se révélait à soi, dans ce pays, dans ce territoire-limite⁷. » On la retrouve transposée dans un récit initiatique qui construit une identité narrative – méditerranéenne et nordique à la fois –, dominée par « la passion d'effacer des traces » (*UÉS*, 58 et suivantes), d'une part, et par une « mémoire tatouée » (*UÉS*, 143) persistante, de l'autre. La ville de Stockholm, cartographiée avec un grand soin d'authenticité et de précision, mais configurée selon les paramètres traditionnels de la nordicité imaginaire, devient l'espace de cette révélation où l'oubli et la mémoire participent dans une « extase froide⁸ ». Il convient de supposer que chez un écrivain marocain d'expression française qui a été un des premiers au Maghreb à placer la question de l'altérité au centre de sa réflexion, le décentrement nordique doit impliquer des enjeux spécifiques, autres que strictement autobiographiques⁹. C'est pourquoi la spatialisation de la mémoire autour de quelques lieux emblématiques qui se produit lors de l'aventure suédoise du double romanesque de l'auteur sera envisagée ici dans la perspective de la « pensée-autre » de Khatibi. Ce concept, élaboré dans le sillage de la déconstruction derridienne dès les années 1970 et repris dans son essai *Maghreb pluriel*¹⁰, visait le renouvellement de la civilisation arabe, qu'il s'agissait de déplacer aussi bien par rapport au modèle de pensée occidentale ethnocentrique véhiculée par le français, langue du colonisateur, que par rapport au « patrimoine théologique, charismatique

4 Dans le volume d'interviews et de conférences de Khatibi intitulé *La langue de l'Autre, Un été à Stockholm* occupe une place de premier plan. L'auteur y explique entre autres la genèse du cadre scandinave du roman. Abdelkébir Khatibi, *La langue de l'Autre, op. cit.*, p. 48-59.

5 Abdelkébir Khatibi, *Quatuor poétique. Rilke, Goethe, Ekelöf, Lundkvist*, Neuilly, Éditions Al Manar, 2006, 90 p.

6 Abdelkébir Khatibi, *Amour bilingue*, Montpellier, Fata Morgana, 1983, 130 p.

7 Abdelkébir Khatibi, *La langue de l'Autre, op. cit.*, p. 49.

8 Titre du quatrième chapitre du roman (*UÉS*, 59 et suivantes).

9 « Je le répète, ce récit n'est pas un roman à clefs » (*UÉS*, 156).

10 Abdelkébir Khatibi, *Maghreb pluriel*, Paris, Denoël, 1983, 255 p.

et patriarcal de la société maghrébine actuelle¹¹ ». La question du langage dans son rapport au pouvoir devait se situer au cœur de cette pensée-autre, doublement critique :

La double critique consiste à opposer à l'espistémè occidentale son dehors impensé tout en radicalisant la marge, non seulement dans une *pensée en arabe*, mais dans une pensée autre qui parle *en langues*, se mettant à l'écoute de toute parole – d'où qu'elle vienne¹².

Une telle démarche de suspension de binarismes, liée à une situation postcoloniale particulière, allait trouver en Suède (« ce pays européen et plus ou moins autre chose » [UÉS, 72]) un espace propice à son déploiement.

Une ville où effacer des traces

Le narrateur homodiégétique d'*Un été à Stockholm*, Gérard Namir, se présente comme voyageur professionnel et interprète en simultané en train de vivre une mésentente conjugale. Son récit commence à l'aéroport Kennedy de New York au moment de l'embarquement pour Stockholm, où il doit couvrir un colloque sur la stratégie de la neutralité. L'agente de bord Lena, dont la blondeur scandinave l'aveugle immédiatement, formera avec trois autres personnages fréquentés à Stockholm un « carré magique » (UÉS, 152 et suivantes) l'initiant aux mystères du Nord. C'est surtout un cinéaste italien qui va accompagner le narrateur dans sa quête, par l'intermédiaire du synopsis du film *La pensée gelée* qui prend forme parallèlement à la narration de Gérard. Lorsqu'un jour Lena s'envole pour rejoindre son fiancé à New York, Gérard Namir vit un moment d'« extase froide » qui le pousse à « changer de cap » (UÉS, 140). La parenthèse suédoise se clôt, comme elle s'est ouverte, dans l'avion, à destination de Paris cette fois, où habitent sa femme et son fils.

¹¹ Christiane Chaulet Achour et Corinne Blanchaud, *Dictionnaire des écrivains francophones classiques*, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 239. Voir aussi Isabelle Larrivée, « La littérarité comme traduction. Abdelkébir Khatibi et le palimpseste des langues », thèse de doctorat nouveau régime sous la direction de Charles Bonn, Paris, Université Paris XIII, 1994, f. 112-125.

¹² Abdelkébir Khatibi, *Maghreb pluriel*, op. cit., p. 63.

Les espaces transitoires et hétérotopiques de l'aéroport et de la cabine d'avion illustrent le paradigme de l'entre-deux qui organise l'univers romanesque et qui définit l'identité du narrateur déchiré entre deux langues, deux femmes, deux avions et deux appartenances suggérées par son prénom français accolé à un patronyme arabo-berbère¹³.

L'état d'« instabilité provisoire » (*UÉS*, 61) du narrateur-interprète est projeté sur la capitale suédoise qui, elle aussi, apparaît comme un espace de l'entre-deux. La Vieille Ville blottie sur une île, dont une appellation suédoise veut dire « ville d'entre les ponts », suscite ce commentaire significatif du narrateur :

J'aime dans cet autre nom la métaphore des chemins et leur croisée entre les collines et l'eau environnante. Tout est mis en scène sur un damier de ruelles et leurs escaliers, comme si, retenue par leur ancrage dans la terre, l'île revenait de voyage (*UÉS*, 87).

Au cours des déambulations en compagnie de Lena, le narrateur établit un rapport à la ville dans lequel l'impression d'irréel se mélange à « un sentiment de culpabilité et d'absurdité » (*UÉS*, 87). Ville-entre, Stockholm fonctionne pour Gérard comme un lieu d'oubli dans un double sens. Cherchant à fuir ses déboires conjugaux, il y trouve un espace qui favorise le « trou de mémoire *volontaire* », indispensable pour poursuivre l'aventure avec une culture étrangère et une femme « *volante*¹⁴ » (*UÉS*, 88) dont la démarche, le silence, la mobilité reflètent l'« ambiance translucide » (*UÉS*, 89) de la capitale suédoise : « Il fallait nettoyer ce regard, oublier Denise, l'enfant, tout » (*UÉS*, 89). À l'amnésie personnelle se superpose une amnésie culturelle, puisque la flânerie à Stockholm doit permettre à Gérard Namir d'« [é]chapper à la mémoire, inscrite dans le nom et le sexe », le déconnecter de « [s]a ville natale et de [s]es racines grégaires, presque immobiles au bord d'une plage océanique » (*UÉS*, 10). En effet, cette allusion à El Jadida, ville natale de l'auteur, fonctionne, à côté du nom hybride du narrateur, comme un des rares indices de son origine maghrébine. Le gommage de l'identité, savamment brouillée dans l'énonciation à l'aide de toute une panoplie de procédés¹⁵, s'explique sur le plan diégétique par l'exigence du métier

¹³ Abdelkébir Khatibi en explique la signification dans *La langue de l'Autre*, *op. cit.*, p. 49.

¹⁴ L'auteur souligne.

¹⁵ L'incertitude plane sur le texte quant à la nature exacte des deux pôles identitaires et géographiques que suppose la situation de l'entre-deux figurée par l'espace neutre suédois. Le

d'interprète en simultané que Gérard Namir conçoit comme celui d'un « étranger professionnel¹⁶ » (*UÉS*, 83), ou encore de « capteur » (*UÉS*, 48) discret, tour à tour l'autre et lui-même dans un exercice de neutralité et de transparence :

Neutre, je devais l'être à double titre : pour une politique de la neutralité et pour moi-même. Et stratège de surcroît. Ne transmettant rien en paroles couvertes. Tout dans la transparence des mots¹⁷ (*UÉS*, 48).

Cependant, sur le plan métadiscursif, la simultanéité de la traduction n'est pas à comprendre dans le sens technique du terme, mais plutôt dans celui d'intermittence, de mouvement oscillatoire entre le soi et l'autre qui définit l'essence de la traduction culturelle : « Je suis successivement moi-même, l'autre, et de nouveau moi-même, entre la vitesse et la parole, la vitesse et le silence » (*UÉS*, 49).

L'oubli de soi dans la traduction simultanée, désigné de façon récurrente comme « effacement de traces », est mis en rapport avec la nature et la culture du Nord. C'est le méditerranéen Alberto, cinéaste et médium du « carré magique », qui formule une théorie anthropologique d'effacement de traces dans les sociétés du Nord. Selon lui, ce mode de vie omniprésent – dans les physionomies, les cérémonies, le silence, la politique – fait ressembler le Suédois à « une sculpture runique, polie par les vents enneigés ! » (*UÉS*, 58). C'est la neige notamment qui « accorde à l'homme, *cet* homme, un extraordinaire désir de transparence¹⁸ » (*UÉS*, 58). Dès lors, il n'est pas étonnant que, dans un récit qui annonce l'été dès le titre, Stockholm reste toujours froid et enneigé :

français étant la langue d'écriture du roman, son vis-à-vis maghrébin se dessine en creux par des allusions au patronyme, au tatouage, à l'oralité, à la Méditerranée, etc.

¹⁶ Khatibi emploie la même expression pour parler de lui-même, écrivain s'exprimant dans une langue qu'il n'a pas héritée ; voir Alison Rice, *Time Signature. Contextualizing Contemporary Francophone Autobiographical Writing from the Maghreb*, New York, Toronto et Oxford, Lexington Books, 2006, p. 284, note 17.

¹⁷ La neutralité suédoise, omniprésente dans le roman dans sa dimension politique, esthétique, sociopsychologique, apparaît, elle aussi, comme une manifestation de l'entre-deux. Khatibi dénonce le neutre comme menace potentielle de l'ère technologique dans un entretien avec Tahar Ben Jelloun dans François Cheng *et al.*, *Abdelkébir Khatibi*, Rabat, Al Asas. Okad, 1990, p. 118.

¹⁸ Le lien entre la neige et l'effacement des traces est d'ailleurs clairement articulé par l'auteur dans une interview où il raconte comment les films d'Ingmar Bergman ont participé à l'écriture du roman : « Je sous-titrerais les dialogues et les visions, les voix de cette langue étrangère que je parle plus ou moins, dans le respect de son timbre, son rythme, son silence, dans cette impression inoubliée de la neige par laquelle la passion d'effacer des traces me brûlait les mains. » Abdelkébir Khatibi, *La langue de l'autre, op. cit.*, p. 64.

Ce qui revient dans ma description, peut-être outrée, admet le narrateur, c'est cette ténacité du froid [...] je la reconnaissais dans la rue, dans les musées, à l'Opéra ou devant la cour du roi [...]. Car l'été n'est pas ici l'été, mais une stratigraphie de la mémoire, tissée par le soleil et son ombre, la neige, la glace et leurs empreintes, visibles, à coup d'œil, dans le corps, l'esprit et probablement l'âme (*UÉS*, 64).

Espace transitoire, neutre, froid et silencieux, où la neige balaie les traces, au propre comme au figuré (« le nettoyage ici c'est la neige qui s'en charge » [*UÉS*, 58]), Stockholm – tout comme la traduction simultanée – invite à l'extinction (momentanée) d'une mémoire afin de rendre possible l'adhésion (tout aussi provisoire) à une autre. Khatibi, qui a placé le concept de traduction simultanée au centre de sa pensée de l'altérité¹⁹, prend ainsi le relais de l'imaginaire du Nord pour représenter le travail de l'écrivain maghrébin multilingue écrivant en français.

À la conquête de la mémoire du Nord

Selon Marc Gontard, l'effacement des traces identitaires chez Khatibi est, en effet, une condition de l'ouverture à l'interculturel, « avec pour perspective la jouissance de l'altérité sous sa forme ludique et hospitalière²⁰ ». Il s'agit là d'une quête qui a aussi une dimension esthétique et énonciative : le texte est incrusté de brèves incursions en suédois, mais aussi de noms propres et d'évocations d'objets culturels emblématiques. Cérémonies, sites, textes, aliments suédois, ceux-ci ont en commun d'être des lieux d'une mémoire collective²¹ que le narrateur s'approprie par le même geste que le traducteur en simultané « pour faire jusqu'au bout l'expérience de l'altérité²² ». Il y en a cependant qui n'appartiennent pas à une mémoire culturelle unique et qui – on le verra – favorisent un retour à soi dont la jouissance de l'altérité n'est

¹⁹ Voir Alison Rice, *op. cit.*, p. 299-305.

²⁰ Marc Gontard, *Le moi étrange. Littérature marocaine de langue française*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 72.

²¹ Il s'agit des lieux (dans un sens plus vaste que spatial) auxquels une communauté nationale confie le soin de sa propre représentation, mais qui sont en même temps identificatoires de la communauté aux yeux de l'étranger, soit en tant que « constitutifs de la tradition », soit en tant que « démonstratifs de l'identité ». Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*. Tome III : *Les France. De l'archive à l'emblème*, Paris, Gallimard, 1992, p. 13-14.

²² Marc Gontard, *op. cit.*, p. 68.

qu'une condition. Ceux-ci, soigneusement inscrits sur la carte de la ville, ont une fonction narrative centrale en tant qu'ils marquent les points forts de l'initiation nordique de Gérard Namir.

Författarcentrum

Le « chapitre initiatique²³ » de la vie de l'*alter ego* de l'auteur s'ouvre dans le centre d'accueil des écrivains de passage, institution culturelle suédoise bien réelle, transformée en demeure mystérieuse où les légendes et les cultures se confondent. La description de *Författarcentrum* insiste en effet sur sa situation insulaire et sa densité mémorielle²⁴ qui invite à l'exploration d'un imaginaire étranger :

Site inspiré en quelque sorte par une féerie luthérienne rigoureuse, mise sous glace. Je sentis [...] le songe éveillé de ces écrivains, dont ce silence nocturne forma pour mon esprit assez ivre une bibliothèque charnelle, mémoire vivante, modelée au jour le jour en cette demeure énigmatique (*UÉS*, 37).

L'évocation de l'état d'ébriété du narrateur connote dans ce passage les deux aspects de l'oubli qui coexistent dans l'ensemble du récit : refoulement des soucis personnels et rupture d'un tabou lié à la culture d'origine. C'est donc sous l'effet de la bière et des schnaps qu'il se livre à la rêverie sur une littérature étrangère « bénéfique aux sagas hivernales, à l'apparition des fantômes » (*UÉS*, 38). Il imagine cette mémoire littéraire comme une émanation du territoire du Nord, empreinte sur les feuilles de papier à l'odeur du bois de bouleau qui a servi à leur fabrication. L'épisode autobiographique et métanarratif de *Författarcentrum* annonce ainsi l'intertexte suédois, authentique et fictif, subtilement tissé dans la trame narrative. Ces flashes d'une mémoire autre comprendront des éléments de la mythologie scandinave, des citations poétiques en langue originale, sans parler du texte attribué à « un auteur suédois absolument inconnu » (*UÉS*, 156), transcrit, en mise en abyme, à la fin du livre.

²³ *Ibid.*, p. 42.

²⁴ Dans *La langue de l'Autre*, Khatibi souligne que la maison des écrivains se trouve « à côté de trois beaux musées, près d'un petit lac » (Abdelkébir Khatibi, *La langue de l'Autre*, *op. cit.*, p. 83). À cette époque, *Författarcentrum* était situé sur l'île de Skeppsholmen, dans le voisinage du Musée national, du Musée d'art moderne et du Musée d'Asie orientale. Il a été transféré plus tard dans un autre quartier.

René Descartes et l'écriture de l'entre-deux

Au milieu de l'enthousiasme provoqué par la plongée dans l'imaginaire étranger, la figure de l'inventeur du *cogito* surgit comme un avertissement et un appel au retour au « principe de discernement » (*UÉS*, 144). Déjà à l'aéroport de Stockholm, Alberto partageait avec son compagnon de voyage sa fascination pour le philosophe français qui passa la plus grande partie de sa vie en Hollande avant de la finir en Suède : « Oui. Oui, pourquoi René Descartes s'exila-t-il de plus en plus vers le nord ? Que cherchait-il à éviter ? Vers quelle découverte de lui-même ? » (*UÉS*, 25). La scène initiale du film produit par Alberto ressemble curieusement au début de l'aventure suédoise de Gérard Namir tout en étant une prolepse prémonitoire : à l'invitation de la reine de Suède, le philosophe s'embarque pour Stockholm, où il va mourir de froid dans une salle glacée du château. « Voyage initiatique à l'Inconnu, à sa mort prochaine. Il avait tergiversé avant de se décider », explique le cinéaste (*UÉS*, 69)²⁵. Dans une scène ultérieure, Descartes va se diriger vers le château fatal, foulant les pages d'un livre qui progressivement disparaissent sous les flocons de neige qui les recouvrent. Gérard interprète le message du film comme une mise en question de sa propre vie d'interprète nomade : « Faire le vide, me retrouver. Mon travail, j'y tiens beaucoup ; mais il m'épuise » (*UÉS*, 119). L'identification cartésienne se précisera à la fin du récit, lorsque le narrateur mettra sa décision de revenir à Paris en rapport direct avec le sort du philosophe qui pourrait le menacer aussi : « Il vient en Suède et il *en* meurt. Tout le dépayse : la reine, la Cour, le pays. Il est au bout de ses forces. Il décide de mourir » (*UÉS*, 155).

Qu'un écrivain maghrébin réserve une place de choix à l'emblème identitaire français par excellence pourrait sembler paradoxal²⁶. Mais le personnage de Descartes a dans son livre d'autres dimensions que pourrait éclaircir un court article que Khatibi a publié en 1976 sous le titre « Descartes, sage oriental ? ». En parlant de l'appropriation par l'Orient de la pensée française de la différence, il conclut : « [...] Descartes est, à sa manière, un sage oriental, qui ne diffère pas par sa posture de certains philosophes arabes,

²⁵ La suite de son film continue à doubler le déploiement du récit : une série de rêves et d'initiations, désœuvrement dans un pays lointain, sur le fond d'« [u]ne ville qui va et vient dans le temps. Mémoire du passé et du présent sous le feu de la caméra » (*UÉS*, 71). Ce parallélisme fait penser à l'importance des films de Bergman pour l'écriture du roman (voir ci-dessus, note 18).

²⁶ François Azouvi, qui consacre à Descartes un article substantiel dans le troisième tome des *Lieux de mémoire*, explique que ce personnage se prêtait à toutes les récupérations nationales en tant que quintessence, pour ne pas dire stéréotype, de l'esprit, de la clarté de la langue et de la rigueur de la pensée. François Azouvi, « Descartes », Pierre Nora (dir.), *op. cit.*, p. 735-783.

maintenant oubliés [...]»²⁷. Adopter la manière de poser la question de l'identité et de la différence telle que véhiculée par la culture et la langue françaises ne signifie pas forcément la soumission du colonisé²⁸. Il s'agit, au contraire, de renverser la perspective et de reconnaître «l'orientalité des Français²⁹». C'est à ce type de «discernement» que Descartes – lieu de mémoire française et sage oriental exilé dans le Nord – semble inviter le double romanesque de Khatibi.

Djävulsbibeln à la Bibliothèque royale et l'extase froide
à *Tyska kyrkan* – retour de la mémoire ancestrale

Le film sur la rencontre de Descartes avec le Nord assure la liaison narrative avec un autre objet symbolique et patrimonial multiculturel que le narrateur découvre à la Bibliothèque royale de Stockholm. Il s'agit de la célèbre Bible manuscrite, *Codex Gigas*, que le cinéaste-initiateur veut intégrer dans la scène déjà mentionnée avec Descartes marchant dans la neige, qui recouvre les pages d'un livre éparpillées à ses pieds. Le parchemin médiéval d'origine bohémienne, le plus grand conservé dans le monde³⁰, est évoqué sous son nom suédois, *Djävulsbibeln* («Bible du diable»), dû à l'énorme effigie de Satan qu'il contient. Celle-ci a donné lieu à une légende sur l'origine de l'ouvrage que Gérard, dans une tentative de réconciliation, raconte dans une lettre à sa femme. Ce mythe tout à fait étranger à sa culture comporte des éléments qui lui permettent de subtiles allusions à sa situation personnelle : livre miraculeux accompli grâce à un pacte diabolique conclu par le scribe, condamnation de son auteur à l'errance, son rachat après une prière à la Vierge. Comme représentation picturale et comme objet de culte chrétien, *Djävulsbibeln* se place dans un champ de tension sémiotique comme un pôle culturel dont le vis-à-vis serait le non-dit de l'origine maghrébine

27 Abdelkébir Khatibi, «Descartes, sage oriental?», *Les Nouvelles Littéraires*, n° 2518, Paris, 5 février 1976, p. 21.

28 Khatibi dénonce ce qui dans le destin suédois de Descartes serait une forme d'assujettissement intellectuel : «Voici notre grand philosophe déguisé en courtisan, en écrivain de cour.» Abdelkébir Khatibi, *La langue de l'Autre*, op. cit., p. 85.

29 *Ibid.* «C'est pourquoi l'être, notre être est bilingue. Nous voulons mieux connaître l'orientalité des Français.»

30 Butin de guerre ramené de Prague par la reine Christine, Khatibi a pu l'admirer à la Bibliothèque royale de Stockholm, où il fut transféré après l'incendie du château de Stockholm à la fin du XIX^e siècle.

et musulmane du narrateur. Objet patrimonial pluriculturel, elle participe ainsi à un tournant dans la vie du narrateur qui va interrompre sa quête de l'oubli dans le Nord, tout en annonçant un retour de la mémoire ancestrale.

Cette double conversion (le narrateur parle de « désenvoûtement » [UÉS, 155-156] et d'allègement « de [s]on poids coupable » [UÉS, 130]) qui marque l'apogée de l'initiation nordique de Gérard Namir se produit lors de son passage à l'église allemande de Stockholm. *Tyska kyrkan*, où Gérard Namir entre par mégarde, est une ancienne paroisse des marchands allemands indissociable du paysage de la Vieille Ville de Stockholm. Son histoire, qui remonte à l'époque de l'union hanséatique des villes portuaires septentrionales, témoigne du brassage des cultures et des langues dans les régions riveraines de la Baltique. Cette sédimentation des mémoires se reflète dans l'expérience du narrateur dans ce lieu. Un livre de prières en caractères gothiques indéchiffrables entre les mains, il y assiste à un office incompréhensible. « [M]uet et de nouveau analphabète », Gérard Namir connaît alors un moment de « stupéfaction et d'abandon absolu » (UÉS, 129). Il se met rapidement au diapason d'un rite si étrange pour lui et se surprend en train de prier « dans le calme neutre de cette ville » (UÉS, 143). Un thème paradoxal qui se faufile dans le texte de sa longue prière où un Crucifié serein se mélange aux divinités païennes des Vikings, est celui du recentrement, du recueillement de la raison tout cartésien. L'aventure dans le Nord qui s'annonçait comme un enchantement par l'altérité aboutit à l'angoisse de la dispersion et de l'anéantissement, annoncée par le destin de Descartes. Attentif à la voix de la mémoire « [t]atouée [qui] cherche la juste note à [lui] faire parvenir » (UÉS, 143), le narrateur formule alors le « serment » de « ne pas cannibaliser [s]a propre vie, ne pas la dissoudre, ni la volatiliser aux quatre coins du monde » (UÉS, 130). La subtile, mais transparente allusion au titre du premier roman autobiographique de Khatibi *La mémoire tatouée*³¹, qui est entrelacée à cet épisode syncrétique et intertextuel, permet d'en orienter l'interprétation. En effet, dans le titre en question, le tatouage constitue une référence à la culture berbère de la mère de l'auteur, à qui le livre fut dédié. Il évoque en même temps l'expérience du colonisé qui a laissé sa marque indélébile dans la mémoire collective³². Qu'une ancienne église protestante allemande située à Stockholm soit le cadre d'une telle manifestation mémorielle, personnelle et historique illustre éloquemment la stratégie khatibienne de démantèlement des dualités figées. Le détour par les

31 Abdelkébir Khatibi, *La mémoire tatouée*, Paris, Denoël, coll. « Lettres nouvelles », 1971, 192 p.

32 C'est l'interprétation que propose Ronnie Sharfman, « Autobiographie maghrébine. *La mémoire tatouée* de Abdelkébir Khatibi », François Cheng *et al.*, *op. cit.*, p. 63.

lieux de mémoire du Nord apparaît ainsi comme indispensable à l'accomplissement du vœu que Gérard Namir formulait au moment du décollage pour Stockholm. Songeant alors à tout ce qui le détachait de son passé et de ses lieux d'origine, il désirait « mûrir sans succomber à cette distance » (*UÉS*, 10). La conclusion de sa prière à *Tyska kyrkan* résume le sens de cette expérience de la diversité : « Étranger à cette ville, mais ayant éprouvé son antique sensualité, je me retourne vers un point fixe : un principe de discernement, serti de piété et d'extase froide » (*UÉS*, 144).

Ce n'est pas à tort qu'on a reproché à Khatibi d'être « piégé dans le stéréotype³³ », mais il faut reconnaître que sa réutilisation narrative et idéologique des clichés sur le Nord (territoire-limite, froid, neutre, silencieux et transparent) les enrichit d'une dimension inédite. En les inscrivant dans une réflexion sur l'altérité où « le même et l'autre sont non pas simplement liés et déterminants l'un pour l'autre, mais emmêlés, entremêlés, enchevêtrés de manière indéchiffrable³⁴ », le roman de Khatibi donne une épaisseur nouvelle à l'imaginaire du Nord traditionnellement articulé de manière binaire autour de l'axe Nord-Sud. Territoire de l'effacement des traces et de l'entre-eux, séduisant et redoutable, son Nord est aussi celui où une mémoire plurielle et diverse peut se déployer.

³³ Leïla Sebbar, « La quête de l'initiation », *Magazine littéraire*, n° 284, janvier 1991, p. 72.

³⁴ C'est ce qui, selon Isabelle Larrivée, fait la particularité de l'œuvre khatibienne. Isabelle Larrivée, *op. cit.*, f. 125.